

IOTA PRODUCTION PRÉSENTE



LES HÉRITIÈRES

UN FILM DE CHARLOTTE DIAMENT

DOSSIER DE PRESSE

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR CHARLOTTE DIAMENT PRODUCTION ISABELLE TRUC IMAGE THOMAS SCHIRA INGÉNIEUR DU SON LASZLO UMBREIT BRUNO SCHWEISGUTH ET THOMAS GRIMM-LANSBERG MONTAGE SANDRINE DEEGEN
MONTAGE SON LASZLO UMBREIT MIXAGE RÉMI GERARD UN FILM PRODUIT AVEC L'AIDE DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES, ET DU SERVICE PUBLIC FRANCOPHONE BRUXELLOIS
EN COPRODUCTION AVEC LE C.B.A. (CENTRE DE L'AUDIOVISUEL À BRUXELLES), LA RTBF (TÉLÉVISION BELGE) ET SCOPE PICTURE. RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE VIA SCOPE INVEST





SYNOPSIS

À Bruxelles, dans les années 90, on rêve encore ça et là aux utopies et à la fraternité entre les peuples. L'école se veut le chantre du multiculturalisme, du progrès et de l'égalité. Quatre jeunes filles issues d'origines différentes grandissent dans ce contexte et se projettent dans une société heureuse.

Trente ans plus tard, elles se réunissent autour de l'une d'entre elles devenue cinéaste, pour tenter de saisir les points de bascule politiques et sociaux entre le monde rêvé de l'enfance et le trouble de la vie contemporaine.

FICHE TECHNIQUE

Réalisation : Charlotte Diament

Écriture : Charlotte Diament

Image : Thomas Schira

Montage image : Sandrine Deegen

Son / Montage son : Laszlo Umbreit

Mixage : Rémi Gerard

Composition musicale : Laszlo Umbreit / ESINAM

Producteur : Iota Production - Isabelle Truc

Coproductions : CBA, RTBF, Centre du cinéma de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Scope pictures

Distribution : Iota Distribution

Support de tournage : HD - 1080p

Support de diffusion : DCP

Son : Stéréo

Ratio : 1,85:1

Durée : 56'

Langue version originale : Français

Sous-titres : Anglais

Année de production : 2021



———— BIOGRAPHIE DE LA RÉALISATRICE ————

Charlotte Diament est née en 1985 à Bruxelles. Après une formation à l'Université Libre de Bruxelles en Histoire contemporaine et en analyse des Arts de la Scène, elle travaille un temps dans une Maison de femmes. Par la suite, elle participe à la mise sur pieds d'un restaurant de quartier dans lequel elle travaille durant 7 ans.

Ayant grandi et évolué dans un quartier marqué par les grands courants d'immigration qui traversent Bruxelles, elle reste empreinte de questionnements liés aux mélanges culturels et aux héritages politiques et générationnels.

Ces thématiques sont au cœur de son premier documentaire, «Les Héritières».



NOTE D'INTENTIONS

1 – GENÈSE DU PROJET

LE MULTICULTURALISME COMME UNE ÉVIDENCE

A la moitié des années quatre-vingt, mes parents décident de s'installer dans le quartier turc de Bruxelles. Je suis née quelques mois plus tard, en 1985. Ce choix parental fut économique mais aussi idéologique : venir s'installer dans ce coin de Bruxelles, considéré comme peu attrayant, est une forme de résistance et de singularité assumées.

Mes parents sont alors imprégnés de cette culture post-soixante-huitarde, entre tradition militante et désir d'expérimentation. Il y a aussi sans doute la nécessité d'asseoir leurs différences, parfois silencieuses : ma mère est wallonne, d'origine belgo-hollandaise et de culture chrétienne, et mon père, bruxellois, est d'origine juive-polonaise.

Mon enfance s'est déroulée à la lisière des communes de Schaerbeek et Saint-Josse-Ten-Noode. Les principales populations sont alors originaires d'Anatolie et du nord du Maroc. Ma vie de fillette se déroule entre l'école de la Place de Saint-Josse, le quartier et la maison. Ce décor venu d'ailleurs est celui de mon quotidien : les épiceries, dont les étals de fruits et de légumes débordent sur le trottoir, les cafés réservés aux hommes, d'où s'échappent les volutes de cigarettes et les sons de la télévision turque, les pas de portes investis par toutes les générations de femmes, les poussettes qui transportent tantôt les enfants, tantôt la marchandise nécessaire à les nourrir.

La politique menée dans la commune se veut portée sur l'ouverture et l'intégration. Son bourgmestre socialiste, Guy Cudell, dirige Saint-Josse, la plus petite et la plus pauvre commune de Bruxelles, de façon à la fois progressiste et désuète. Il infuse sa vision au sein des écoles communales. La mienne en fait partie. Appelée La Nouvelle École, elle a la particularité d'être de pédagogie alternative. Le contexte social et culturel est à la lutte contre le racisme et à la tolérance. On nous promet une société ouverte, où régnera irrévocablement l'égalité des chances. Enfants, nous sommes marqués par cette idéologie.

Je me souviens très bien du discours prononcé par le bourgmestre socialiste lors de la remise des diplômes. Nous achevons alors notre parcours dans l'enseignement fondamental et l'avenir semble plein de promesses : « *Les enfants, de l'Atlantique à l'Oural jusqu'au Cap de Bonne Espérance, se donneront la main pour former un monde que je souhaite meilleur.* » Ma mère, cinéaste, filme ce discours dans l'un de ses films. Nous sommes en 1996 et son allocution sur le monde qui court vers une inexorable ouverture entraîne la ferveur de l'assemblée, composée principalement d'enfants aux origines incroyablement variées. J'en fais partie et je suis convaincue de sa bonne foi. Ceci constituera le point de départ de mon film et aussi de mon désenchantement.

Début des années nonante, face à un changement d'équilibre démographique dû à l'augmentation des populations d'origine étrangère de la commune, les familles belges migrent peu à peu vers d'autres communes. Dans ce nouveau paysage, le projet pédagogique ne trouve plus le même écho. Mon école, qui se devait être le chantre de la diversité, perd ses alliés. Doucement, le monde est en train de changer.

J'ai donc grandi dans ce quartier dont les habitants sont originaires d'un ailleurs, un ailleurs auquel je n'appartiens pas. Mon particularisme se dessine : je suis une petite fille à la peau blanche identifiée comme indigène et ma famille est une entité minoritaire au sein même des minorités. Sans conscientiser que je suis différente, je me lie, durant ma scolarité et avec la grâce de l'enfance, à mes jeunes camarades. Je rencontre Esinam, Zeynep et Laïla. Toutes les trois sont issues de l'immigration ; ghanéenne, turque et marocaine. Nous dormons les unes chez les autres, mangeons les repas des mamans, connaissons les histoires et les habitudes propres à chacune.

Éduquée dans l'ouverture, tout cela me semble naturel. Mais, en arrière-plan, le contexte politique se modifie radicalement. Le monde traverse une crise, au moment même où nous vivons la nôtre, celle de l'adolescence. Au moment de l'entrée dans l'âge adulte, c'est la crise économique qui éclate. Les discours, les histoires et les certitudes qui régissaient le monde se complexifient.

En parallèle, ma mère, Marie-Hélène Massin, a réalisé plusieurs films documentaires dans les années nonante et deux mille, ayant trait entre autres à des questions sociales et politiques. Le thème du multiculturalisme est aussi fortement présent, notamment par le questionnement de la présence de sa famille dans un quartier d'immigrés. Son travail cinématographique témoigne donc de la démarche de mes parents de s'installer là mais aussi d'une certaine époque.

Il y a alors eu les débats à la maison, les préparations, les tournages. La maison est souvent le lieu d'une émulation et de réflexion sur le monde. J'ai suivi, toute petite, le personnage haut en couleur de Guy Cudell qu'elle a longuement filmé pour *Le Bourgmestre a dit*. J'ai passé du temps avec les jeunes d'origine turque en quête de liberté, qu'elle filme dans *Rue de l'Abondance*. J'ai ensuite été l'une des fillettes de *Petites Filles* qu'elle filmait lors du fragile passage de l'enfance à l'adolescence. Il y a vraiment eu un écho marquant entre ce qui se passait à la maison, à l'école et dans les médias, certes alors moins omniprésents qu'actuellement

Les thématiques de ces films ont marqué mon enfance et nourrissent aujourd'hui encore mes réflexions et mes questionnements ; le multiculturalisme, l'altérité, l'engagement, la politique.



Rue de l'Abondance - Marie-Hélène Massin



LES IDENTITÉS SE DEMULTIPLIENT

À vingt-quatre ans, enceinte de mon premier enfant, je décide avec mon compagnon de revenir au quartier, après avoir vécu plusieurs années dans une commune bruxelloise plus cossue. Je deviens maman d'un petit garçon dont le grand-père est sénégalais et musulman. Les identités s'additionnent. Sa naissance cristallise les questions identitaires : du simple choix du prénom aux partis-pris culturels et religieux (circoncision, etc.).

Le petit garçon grandit et questionne sur sa couleur de peau, ses origines, celles des autres. La différence se pose, mais dans un contexte tout autre que celui de mon enfance. Avec son papa, nous nous posons beaucoup de questions, c'est à notre tour de transmettre. Mais que transmettre dans le trouble contemporain ?

Nous habitons alors l'atelier attenant à la maison de mes parents. C'est une époque où je veux mettre en application mes idéaux issus de l'enfance, mes rêves de société ouverte et dépasser les impossibilités culturelles. Mais je me sens littéralement à l'écart, dans un environnement cloisonné. Mère moi-même, je perçois avec plus d'acuité le vécu des femmes du quartier : enfant, poussette, cuisine, maison, quotidien répétitif de la sphère privée. La rue appartient aux garçons et aux hommes. Parallèlement, le sentiment de communautarisme s'accroît concrètement. Les tensions sont silencieuses, mais présentes. Désillusion à nouveau, je comprends que je n'ai plus grand-chose à voir avec ce quartier.



LES RÊVES DES HÉRITIÈRES

Malgré la fracture, que je sens grandissante entre ce lieu de mon enfance et mon monde d'aujourd'hui, mes amies et ce temps de l'enfance partagé sont encore en moi. Comme des traces inusables qui se sont insinuées dans les strates silencieuses et intérieures de la femme que je suis devenue.

J'ai grandi avec Esinam, Zeynep et Laïla, j'ai partagé avec elles les moments phares de la construction de nos vies de femme. Nos corps, nos esprits, nos questionnements ont évolué ensemble. De nos liens presque charnels est née cette évidence de les filmer. Porter à l'image nos intimités de femmes que je trouve flamboyantes et fortes. Faire surgir de nos quotidiens ces féminités lumineuses de jeunes trentenaires.

Ce sont nos rêves d'enfant qui seront le prisme à travers lequel se dessinera le portrait de cette génération qui a vu naître et s'effondrer le mythe d'une société multiculturelle. Comme toutes les fillettes et les adolescentes, chacune de nous avait rêvé la femme qu'elle incarnerait en devenant adulte. Chacune de nous avait mentalement construit une image de ce qu'elle serait, de ce qu'elle ferait. Comment cette image a-t-elle résisté au temps qui est résolument passé, à la vie et à la société qui nous ont séparées ? Quelle vérités ces images portaient-elles ? Et quelles valeurs incarnons-nous encore aujourd'hui de cet esprit d'ouverture et de cette utopie qui ont nourri nos rêves d'enfants ?

C'est dans ce voyage entre passé et présent, entre les rêves de l'enfance et la réalité d'aujourd'hui que le film se déploiera.

associations issues de l'immigration qui s'organisent autour d'une identité ethnique. Le soutien apporté en Flandre aux associations ethniques témoigne de la conviction flamande selon laquelle le développement d'une identité propre chez les descendants des immigrés stimule leur émancipation dans la société d'installation.

En Wallonie et à Bruxelles, après les élections de novembre 1991, le discours politique a changé. Après avoir soutenu durant de multiples années le financement des organisations autonomes des immigrés et alors que la Flandre l'opérationnalise, la Communauté française abandonne cet axe de la politique d'intégration et se recentre uniquement sur sa dimension sociale. Les populations immigrées ne sont plus considérées comme disposant d'une identité culturelle à développer mais sont intégrées plus globalement dans un ensemble de populations défavorisées et exclues. Il ne s'agissait plus de façon spécifique des problèmes des immigrés mais d'insertion sociale et de lutte contre l'exclusion. Les politiques poursuivies, qui ne sont jamais qualifiées comme ouvertement adressées aux populations immigrées, entendent lutter contre des "problèmes sociaux". La classe ouvrière, la culture populaire, la culture immigrée ont été supplantées par le discours sur les «publics défavorisés».

Mon entrée dans l'adolescence s'opère dans ce nouveau millénaire. J'ai 16 ans quand les tours new-yorkaises s'effondrent. Et avec elles s'effondre aussi l'esprit « couleur café » qui avait baigné nos jeunes années. Je l'ignore encore mais nous nous enfonçons dans la funeste décennie 2000 entre spectre du terrorisme, crise financière et cataclysme écologique.

En arrière-fond, le contexte social et politique s'obscurcit, les rêves d'une société ouverte semblent s'évaporer. La question du religieux et du fameux « vivre ensemble » excitent le débat public de façon malsaine. La société se fracture, bien loin des slogans des mouvements antiracistes. Le repli communautaire se généralise inéluctablement, tout comme la précarité qui s'insinue dans le système sous toutes ses formes.

Mon adolescence se déroule donc dans une ambiance délétère et mes fantasmes de fraternité hérités de l'enfance semblent d'un autre temps. Des années plus tard, le monde simple et rassurant de mon enfance, n'est plus. Nous vivons nos vies de femmes dans un monde aux valeurs pulvérisées.

LA QUESTION DE L'IDENTITÉ – LES IDENTITÉS MOSAÏQUES

À l'âge de 12 ans, après plusieurs années passée à La Nouvelle Ecole, je rencontre Zeynep et Laïla à l'école secondaire. L'une est belge d'origine turque et l'autre belge d'origine marocaine. Nous sommes à l'Athénée Charles Janssens, à Ixelles. Le changement de décor est radical, le monde semble s'ouvrir même si entrer dans ce monde de « grands » me terrorise. Je découvre ce qu'il y a en dehors de mon microcosme. Bien entendu, j'ai fréquenté des gens de « mon milieu » durant l'enfance, mais l'école est ce qui a été le plus déterminant, le plus intense. Je découvre le Bruxelles blanc, le « Bruxelles sud » en fréquentant ce nouveau quartier incroyablement diversifié. Et puis il y a ces histoires de familles plus homogènes culturellement. Et l'aisance... Tout ce que je ne voyais que de loin.

Nous nous rencontrons à un âge où ces questions identitaires deviennent prégnantes. Il faut manifester son appartenance tout en adhérant aux codes de la société capitaliste qui dictent nos désirs. Persuadée au départ d'être « simplement » belge, je découvre la complexité de ma propre identité. Pour enfouir le malaise qu'engendre cette prise de conscience, je vais m'agripper à leurs origines « à elles » que j'estime plus tangibles, plus limpides. En devenant jeune fille, je comprends que cette double identité culturelle n'est pas non plus de tout repos pour elles. Celles-ci doivent édifier un modèle (sociétal) nouveau, quitte à engendrer du conflit, de la rupture (culturelle).

Cette question des identités-mosaïques me semble profondément intéressante ; je ne veux pas réduire le projet à la question de la génération de femmes issues de l'immigration mais plutôt l'élargir à la génération de femmes qui sont les points de rencontre de ce multiculturalisme. La volonté du choix de plusieurs protagonistes est d'ailleurs de n'enfermer aucun d'entre-eux dans ce qu'il pourrait éventuellement représenter, mais bien de capter les tonalités et les subtilités de chacun d'eux.

Aujourd'hui, je suis lucide sur le fait de m'être inconsciemment arrogé une culture qui n'était pas la mienne et dont pourtant, aujourd'hui encore, dans la vie et dans la transmission vis-à-vis de mon propre enfant, j'assume et je reconnais cet héritage. Mes amies elles aussi avancent dans la vie avec des identités en forme de patchwork. Elles sont aux antipodes du modèle de leurs mères. Elles n'ont pas d'enfant, ne sont pas mariées, elles sont autonomes financièrement, la question du religieux est transcendée. Dans un double mouvement, il y a l'héritage dont elles doivent se libérer mais dont elles doivent également assurer la continuité. Cela génère pour nous toutes de la contradiction, des paradoxes, des désirs d'émancipation et des fantasmes qui se fracassent contre le réel.

Malgré l'effondrement brutal de cette idéologie d'ouverture, nous en restons les produits. Quelles que soient nos origines, nous sommes aujourd'hui des métisses culturelles. Chacune d'entre nous a intégré la culture des autres et ces valeurs multiples irriguent notre présent. Nous ne sommes pas attachées à une identité fixe refermée sur elle-même, associée à une langue, une nation, une religion. Nous avons construit des « identités-relations » ou des « identités-rhizomes » comme le nommait Gilles Deleuze. Et la richesse de ces mélanges, bien qu'elle soit un permanent questionnement, nous a enrichis considérablement et influence nos choix de vie, nos positionnements politiques et notre regard sur le monde.

A travers ce film choral, je cherche à comprendre l'élaboration de ces féminités qui négocient avec les paradoxes et les différentes strates culturelles, générant ainsi une forme d'identité-mosaïque.

SOURCES :

<http://cebaph.blogs.lalibre.be/media/00/02/1174186988.pdf>

http://www.pourlasolidarite.eu/sites/default/files/publications/files/cahier1_politique_cohabitation_integration_bruelles-2_0.pdf

<http://www.cbai.be/revuearticle/739/>

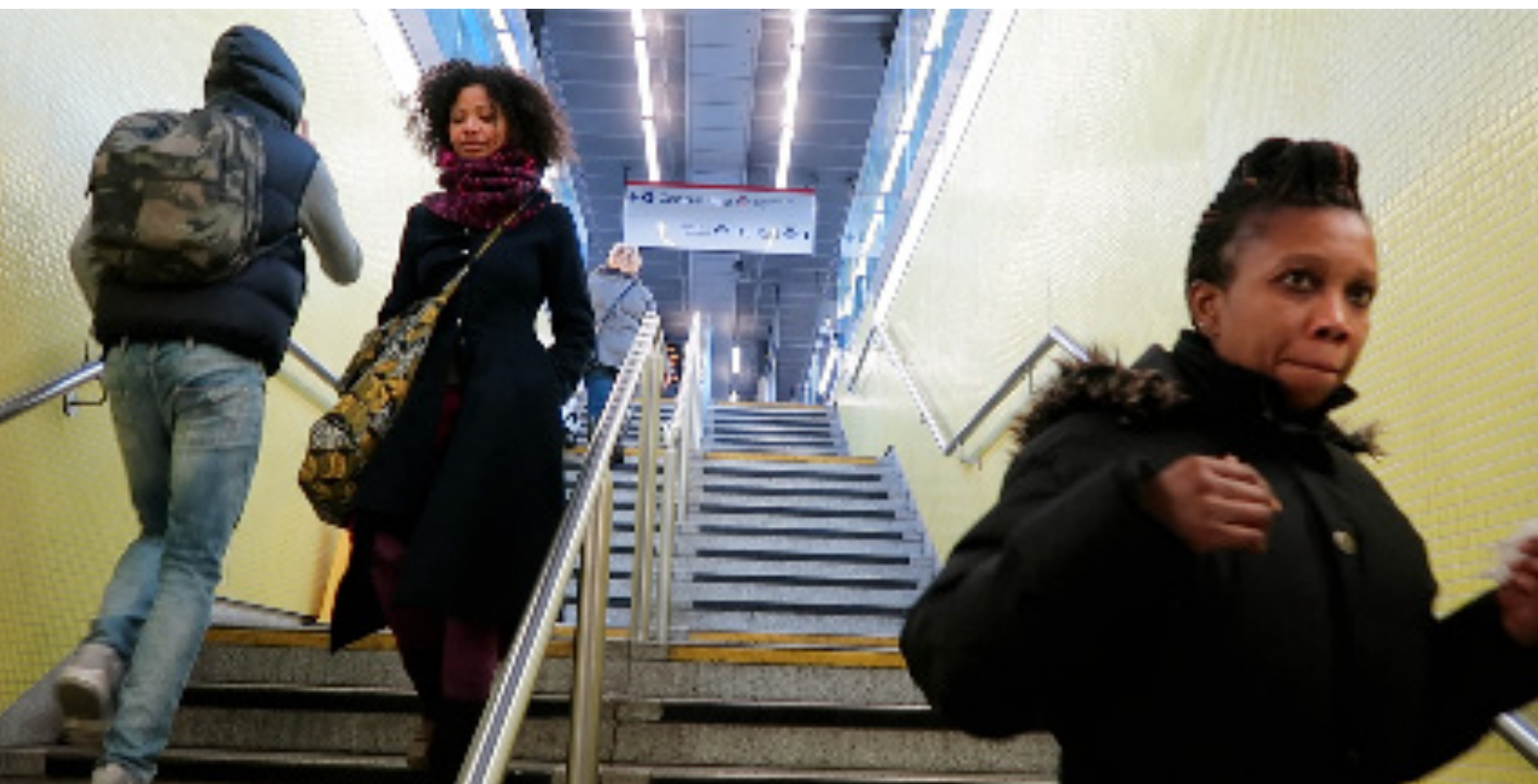
<http://germe.ulb.ac.be/uploads/pdf/infos%20livres/BreveHistImmBelg2012.pdf>

https://hal.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/667161/filename/identites_decomposees_recomposees.pdf

<http://www.lalibre.be/debats/opinions/la-multiculturalite-belge-reussite-ou-echec-51b8c730e4b0de6db9be434e>

<http://libertas-europe.eu/wp-content/uploads/2015/05/14-03-01-II-Int%C3%A9gration-Bruxelles.pdf>

<http://www.ulb.ac.be/socio/germe/documentsenligne/polmult1.pdf>





Clos des Pommiers, 7
1310 La Hulpe
contact@iotaproduction.com
023446531